

Méthodologie, problèmes et perspectives des études québécoises dans le monde

Daniel Chartier
Université du Québec à Montréal

Résumé – L'auteur retrace l'histoire de l'institutionnalisation des études québécoises dans le monde, tout en identifiant les pistes qui en ont permis la structuration, que ce soit par le biais des études canadiennes ou des études francophones. Il évoque aussi les défis que posent l'interdisciplinarité, l'usage de la langue française comme langue de diffusion scientifique, ainsi que les problèmes et les perspectives d'avenir des études québécoises.

Methodologies, problems and perspectives of Quebec Studies around the world.

Abstract – *The author reviews the history of the institutionalization of Quebec Studies around the world, while identifying how they have come to be structured, be it through Canadian Studies or Francophone Studies. He also refers to the challenges raised by interdisciplinarity, the use of French as a language of scientific diffusion, as well as the problems and future perspectives of Quebec Studies.*

Définir les formes et les contextes de sa spécificité ;
faire connaître à l'extérieur cette spécificité stable ou
changeante : les efforts de toute culture tendent ex-
plicitement ou implicitement vers ces deux objectifs.

Rachel KILICK

Les motivations, ainsi que les objectifs scientifiques et diplo-
matiques qui déterminent l'essor et l'avenir des études québécoises dans
le monde commencent à peine à attirer l'attention des universitaires, au
moment même où la constitution du Québec en un objet de savoir et
d'étude s'institutionnalise un peu partout dans le monde, à la surprise
des Québécois qui comprennent mal cet intérêt, dont ils tirent souvent

→ Daniel Chartier, « Méthodologie, problèmes et perspectives des études québé-
coises dans le monde », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 4,
n° 2, 2001.

p. 15-57.

222 047 882

N Imaginaire Nord
Pour fins de recherche
privée seulement

une fierté ambiguë, envers leur culture et leur société, qu'ils considèrent toujours fragiles. Valoriser la différence, comme le veulent les énoncés programmatiques¹, rejoint des préoccupations universelles, des comparaisons inattendues et peut-être aussi une meilleure connaissance des cultures plurielles, dépendantes et à la fois particulières que constituent celles des petites nations aux frontières historiques mal tracées, aux identités jalouses et souvent blessées. Du moins est-ce ainsi que le veut l'image mythique de la construction nationale, remise en cause par le lent dévoilement que proposent les regards étrangers. Constructions continuellement rebâties et remodelées par chacune des perspectives qui s'ouvrent désormais sur le Québec, et qui forment toutes de nouveaux imaginaires : « il ne nous faut pas le cacher, écrit Jean-Marie Klinkenberg, notre Québec à nous, responsables d'études québécoises, est aussi un Québec imaginaire. Un Québec qui nous autorise à nous rêver autres que nous ne sommes² ».

Pré-histoire des études québécoises

Les études québécoises, telles qu'on les conçoit aujourd'hui, se sont développées sous le triple effet de l'intensification du rôle international du Québec, de l'émergence des études canadiennes et de la libéralisation des structures universitaires européennes. Amorcé au cours des années 1960 et soutenu par la création, au Québec, de centres d'études canadiennes-françaises³, puis québécoises, ce développement ne pren-

1. « Universaliser la spécificité », mentionne le slogan de l'Association internationale des études québécoises.

2. Jean-Marie Klinkenberg, « Des études québécoises en Belgique. Une fidélité plurielle », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 4, n° 2, 2001, p. 84.

3. Le premier centre a été fondé par Paul Wyczynski à l'Université d'Ottawa en 1958 sous le nom de Centre de recherche en littérature canadienne-française, devenu en 1968 le Centre de recherche en civilisation canadienne-française (CRCCF) ; le Centre d'études canadiennes-françaises, devenu en 1993 le Programme d'études sur le Québec (PÉQ), a été fondé à l'Université McGill en 1963. La même année, Réginald Hamel mettait sur pied le Centre de littérature canadienne-française, à l'Université de Montréal ; le centre est démantelé en 1969, mais il renaît en 1975 sous le nom de Centre d'études québécoises (CÉTUQ). À l'Université Laval, on fondait le Centre de recherche en littérature

dra cependant une forme organisée qu'au cours de la dernière décennie, grâce à la création d'associations, de revues et de centres d'études, ainsi qu'avec la mise en place de programmes universitaires et d'échanges plus soutenus entre spécialistes de différentes disciplines.

L'intérêt étranger pour le Québec ne date pas d'hier ; dès le 19^e siècle, des chercheurs publient des ouvrages sur l'histoire, la langue et la situation politique du Canada français. En sens inverse, dès 1855 le Canada cherche à se faire connaître à l'étranger et montre à Paris ses premières réalisations lors de l'Exposition universelle. Le Québec, suivi du Canada, ouvre pendant la même période des bureaux à l'étranger⁴. Sous l'influence de ses premiers représentants, dont le plus illustre est Hector Fabre à Paris, le Québec favorisera la publication de journaux, comme le *Paris-Canada*, qui serviront à mieux faire connaître la société et la littérature canadiennes-françaises en Europe.

En France, on peut remonter aux premiers écrits de la Nouvelle-France pour retracer les premiers essais portant sur le Canada. Au 19^e siècle, « les observations d'Alexis de Tocqueville sur le Bas-Canada (1835), les études de Rameau de Saint-Père sur l'histoire de la colonisation en Amérique⁵ (1859) et l'essai d'André Siegfried sur *Le Canada, les deux races*⁶ (1906) comptent parmi les contributions scientifiques les plus importantes » du côté français, auxquelles il faudrait ajouter les études régionales du géographe Raoul Blanchard au 20^e siècle⁷ et les

québécoise (CRELIQ) en 1981. Enfin, un Centre interuniversitaire d'études québécoises (CIÉQ) voyait le jour en 1993 à la fois à l'Université Laval et à l'Université du Québec à Trois-Rivières.

4. Voir à ce sujet Bernard Pénisson, « La représentation du Canada en France au début du xx^e siècle (1900-1914) », *Études canadiennes*, n° 33, 1992, p. 59 et Daniel Chartier, « La représentation canadienne en France jusqu'à la Première Guerre mondiale : un point de vue québécois », Colin M. Coates [éd.], *Imperial Canada, 1867-1917*, Édimbourg, The University of Edinburgh, Centre of Canadian Studies, 1997, p. 141-154.

5. Edme Rameau de Saint-Père, *La France aux colonies. Études sur le développement de la race française hors de l'Europe. Les Français en Amérique. Acadiciens et Canadiens*, Paris, A. Jouby, 1859, 2 t. en 1 v.

6. André Siegfried, *Le Canada : les deux races, problèmes politiques contemporains*, Paris, A. Colin, 1906, 415 p.

7. Fernand Harvey, « Le développement des études québécoises dans le monde », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 4, n° 2, 2001, p. 59-60.

deux essais de Charles ab der Halden sur la littérature canadienne-française⁸. D'un point de vue institutionnel, la création en 1907 d'une collection intitulée « Bibliothèque canadienne » chez l'éditeur F.-R. Rudeval de Paris marque une étape significative, même si la collection n'a pas fait long feu.

Du côté anglais, on ne peut éviter de parler, pour le 19^e siècle, du *Rapport* que dépose Lord Durham sur la situation coloniale canadienne en 1839⁹ ; il constitue, en dépit de sa partialité historique indéniable, une étude critique sur le Canada français. Des États-Unis, les ouvrages historiques de Mason Wade, mais surtout de Francis Parkman soulèvent à la fin du 19^e siècle la vive réaction de l'abbé Raymond Casgrain. Au 20^e siècle, des recherches inspirées de l'École de Chicago s'intéressent aux « traits culturels de la société rurale traditionnelle et ses transformations sous l'influence de l'industrialisation¹⁰ ». Dans le domaine littéraire, la connaissance du Québec a surtout été liée à la lecture des chefs-d'œuvre de Louis Hémon (*Maria Chapdelaine*, 1916¹¹) et de Gabrielle Roy (*Bonheur d'occasion*, 1945), rapidement traduits en anglais.

Dans les autres pays, en dépit du succès que connaissent certaines œuvres littéraires (parmi lesquelles il faut compter les romans de Maurice Constantin-Weyer, largement diffusés dans la première moitié du 20^e siècle), les études se font rares. En Allemagne, exception faite d'un article isolé de Wilhelm Meyer-Lübke sur « Le français au Canada¹² »

8. Charles ab der Halden, *Études de littérature canadienne française*, Paris, Rudeval, 1904, 352p., et *Nouvelles études de littérature canadienne française*, Paris, F.-R. de Rudeval, coll. « Bibliothèque canadienne », 1907, 378 p.

9. *Report on the affairs of British North America, from the Earl of Durham*.

10. Fernand Harvey mentionne les travaux d'Horace Miner sur Saint-Denis de Kamouraska (1939) et d'Everett C. Hughes sur Drummondville (1943) (Fernand Harvey, *infra*, p. 60).

11. C'est « par la voie traditionnelle du texte littéraire, avec l'incontournable *Maria Chapdelaine*, que le Québec s'est d'abord fait connaître à des générations d'élèves britanniques avant et après la Deuxième Guerre mondiale » (Rachel Killick, « L'évolution des études québécoises dans les universités britanniques (1960-2000) », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 4, n° 2, 2001, p. 173).

12. Wilhelm Meyer-Lübke « *Das Französische in Kanada* », dans *Germanisch-Romanische Monatsschrift*, n° 1, 1909, p. 133-139 (repris en français dans *Bulletin du parler français au Canada*, n° 8, 1909/1910, p. 121-129).

paru en 1909, les articles consacrés au Canada relèvent plus ou moins de la « littérature de voyage¹³ ». Pour la Belgique, les contacts intellectuels « sont certes anciens (quoique mal connus encore des historiens¹⁴) », même si des liens institutionnels existent depuis assez longtemps¹⁵.

L'Italie, tout comme la France, a une longue tradition de récits de voyage et d'essais historiques sur le Canada qui remonte au 16^e siècle. L'intérêt contemporain s'est toutefois manifesté par des géographes et des littéraires, notamment par des traductions. Les géographes Riccardo Riccardi¹⁶ et Silvio Zavatti¹⁷ se sont intéressés, dans les années 1930, au « *Sfinge Bianca* », le Sphinx blanc. Font suite, dans les années 1950 et suivantes, une série de traductions de romans ; Gabrielle Roy, Yves Thériault, Marie-Claire Blais, Réjean Ducharme et Anne Hébert sont ainsi publiés en italien. Cette tradition a d'ailleurs imprimé sa marque sur les études québécoises en Italie, qui font une large place à la littérature et aux écrivains. Dans les années 1980, un programme de traduction de poètes québécois permettra la diffusion de leurs œuvres dans ce pays¹⁸.

Ainsi, avant même les manifestations de l'« institutionnalisation académique à l'échelle internationale par le biais des études

13. Peter Klaus et Ingo Kolboom, « L'émergence des études québécoises en Allemagne et en Autriche », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 4, n° 2, 2001, p. 257-258.

14. Jean-Marie Klinkenberg, *infra*, p. 87.

15. À titre d'exemple, Jean-Marie Klinkenberg rappelle « qu'Édouard Montpetit fut un des premiers membres étrangers de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique » *Ibidem*.

16. Il publie en 1936 la *Carta dell'attuale distribuzione degli indiani nel Canada*. Voir Sergio Zoppi, « L'émergence des études québécoises en Italie », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 4, n° 2, 2001, p. 234.

17. Voir aussi Sergio Zoppi, *infra*, p. 230-231.

18. « Les traductions des œuvres de ces poètes, parues dans la collection "Dal Mondo intero" aux éditions Bulzoni, sont le fruit de ces échanges. C'est avec beaucoup de gratitude que nous les nommons ici : Gaston Miron, *L'uomo rappezzato* en 1981, Roland Giguère, *L'età della parola* en 1983, Paul-Marie Lapointe, *Il reale assoluto e altre "scritture"* toujours en 1983, Gilles Hénault, *Segnali per i veggenti* en 1985, Fernand Ouellette, *Nella notte il mare* en 1986, Jean-Guy Pilon, *Come acqua rattenuta* en 1988 et Michel Van Schendel *Delta di pietra* en 1990. » Sergio Zoppi, *infra*, p. 232-233.

canadiennes¹⁹ » dans les années 1970, avant aussi le coup d'envoi de ce développement au sein des universités que constitue la création, en 1968, d'une « chaire » de littérature canadienne-française à l'Université de Rennes²⁰, les études québécoises existaient sous la forme de projets isolés dans différents pays, sans toutefois que l'on puisse parler d'une organisation soutenue et viable.

À part la France, qui peut alors compter sur la volonté de rapprochement diplomatique de la part du Québec et où la présence de plus en plus marquée de doctorants québécois favorise les échanges académiques²¹, les études québécoises restent dans l'ombre des réflexions qui mènent, en 1973, à la fondation de l'Association d'études canadiennes (au Canada). En outre, dans certains pays, la situation n'est pas propice à cette émergence. David Parris rappelle qu'avant les réformes des universités européennes, « l'institution universitaire ne réservait aucune place à la francophonie » ; de plus, « le Québec, à l'époque, n'avait pas encore défini ses options pour l'avenir avec autant de netteté que par la suite²² ». Dans les pays de l'ex-bloc soviétique, ces options constituaient aussi des irritants idéologiques²³ et étaient, par conséquent, peu encouragés. Pourtant, dès le premier mandat du Parti Québécois, des subventions gouvernementales viennent pour la première fois appuyer la création « de centres d'études québécoises à Trèves en Allemagne (1976), à Liège en Belgique (1977), à Bologne en Italie (1984), ainsi que dans

19. Fernand Harvey, *infra*, p. 60.

20. « [...] son premier titulaire fut Jacques Vier, professeur de littérature française qui avait accompli plusieurs missions d'enseignement à l'Université Laval. » Yannick Resch, « La littérature québécoise et son développement au sein des universités françaises », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 4, n° 2, 2001, p. 283-284.

21. Voir à ce sujet Yannick Resch, *infra*, p. 284.

22. David Parris, « L'évolution des études québécoises en Irlande », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 4, n° 2, 2001, p. 191.

23. Árpád Vigh rappelle la réaction face à la montée du nationalisme québécois et du Référendum de 1980 : « La presse officielle est embarrassée : le Canada n'est tout de même pas le Tiers Monde. » Árpád Vigh, « La difficile émergence des études québécoises en Europe centrale », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 4, n° 2, 2001, p. 123.

diverses villes françaises²⁴ », sans compter la fondation de l'*American Council for Quebec Studies* (1980) et du *Quebec Summer Seminar* de la State University of New York à Plattsburgh (à partir de 1979).

Quelques pionniers remarquables

Cet appui étatique ne doit cependant pas laisser dans l'oubli le rôle qu'ont joué, chacun à leur manière, les pionniers des études québécoises dans plusieurs pays et sans qui le développement institutionnel qui a suivi serait resté lettre morte : Lilian Pestre de Almeida au Brésil, Cedric May au Royaume-Uni, Józef Kwaterko en Pologne, Ursula Mathis-Moser en Autriche, Jeanne Kissner et Richard Beach aux États-Unis, David Parris et Michel Martiny en Irlande, et bien d'autres.

Les motivations qui ont poussé ces chercheurs à s'intéresser au Québec découlent en partie de changements dans les structures politiques et académiques, mais ce sont surtout des raisons personnelles (et souvent interpersonnelles) qui ont suscité l'intérêt initial, souvent passionné, attitude qui rappelle celle évoquée par Roland Barthes²⁵ au sujet du fantasme de tout chercheur devant un objet inconnu qui provoque chez lui le désir de le connaître et la passion de le comprendre.

Il y a dans ce mouvement irraisonné une séduction première qui, mieux que tous les programmes scientifiques, rend compte du rapide développement des études québécoises dans le monde : c'est cet élément difficile à circonscrire qui explique, écrit Jean-Marie Klinkenberg, que ce sont « des Centres d'études québécoises [qui] ont vu le jour partout en Europe, et non pas des Centres d'études bulgares ou finlandaises (pour parler de collectivités d'une importance démographique comparable) ». Cette fascination, si elle motive des chercheurs souvent solitaires, « nous écarte parfois, d'ailleurs, des voies de la science. Elle nous fait parfois donner l'impression, lorsque nous parlons du Québec, que tout y est mieux²⁶ ». Appuyées par « l'image valorisante du Québec

24. Fernand Harvey, *infra*, p. 63.

25. Roland Barthes, *Leçon*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1989, 45 p.

26. Jean-Marie Klinkenberg, *infra*, p. 84.

et du Canada²⁷ », aiguës par « la non-coïncidence des frontières politiques et linguistiques²⁸ », déterminées par le puissant attrait d'une culture nord-américaine qui a connu des bouleversements spectaculaires au cours de la Révolution tranquille, les études sur le Québec ont connu un développement fascinant au cours des deux dernières décennies.

Aussi, c'est presque toujours un séjour de recherche au Québec – à la faveur d'une bourse de déplacement –, souvent précédé de la visite d'un universitaire ou d'un écrivain québécois²⁹, qui a été l'élément déclencheur de l'intérêt pour les études québécoises. Tous les chercheurs étrangers³⁰ rappellent d'ailleurs la nécessité des programmes de bourses instaurés par les gouvernements fédéral et québécois, qui ont permis un premier contact avec le pays :

Il ne faut pas sous-estimer le rôle joué par ce séjour au Québec – véritable immersion dans la culture du pays – car tout un chacun à son retour a pu introduire dans ses classes un texte, une chanson, une information sur la situation du Québec. Le pouvoir de dissémination d'un professeur reste à cet égard énorme³¹.

De manière générale, les changements amorcés au Québec dans les années 1960 ont intéressé à la fois les politologues, les sociologues et les littéraires. Les premiers ont vu dans « la société québécoise un laboratoire de la pensée politique », qui a « permis de fournir des éléments

27. Carmen Mata Barreiro, « Des études québécoises en Espagne. Des indices d'une maturité », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 4, n° 2, 2001, p. 144.

28. David Parris, *infra*, p. 191.

29. À cet égard, il faut souligner le rôle fondateur des tournées du poète Gaston Miron, de l'écrivaine Nicole Brossard et du sociologue Fernand Harvey.

30. Voir à ce sujet Rachel Killick, *infra*, p. 183 ; Carmen Mata Barreiro, *infra*, p. 144 ; Deming Cao, « Les études québécoises en Chine », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 4, n° 2, 2001, p. 137 ; Céline Gagnon et Christopher Rolfe, « Les études québécoises au Royaume-Uni », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 4, n° 2, 2001, p. 216 et Euridice Figueiredo, « Les études québécoises au Brésil », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 4, n° 2, 2001, p. 402.

31. Euridice Figueiredo, *infra*, p. 402.

de réponse aux collectivités traversées par le pluralisme culturel et la diversité sociale³². » En Allemagne, par exemple, l'intérêt a été alimenté par « la prise de distance critique envers les États-Unis ainsi que la découverte du nationalisme littéraire et politique³³ ». Les littéraires ont aussi perçu ces changements politiques dans les œuvres culturelles, accompagnés d'un « épanouissement hors pair de la culture québécoise depuis 1960³⁴ ». Cet intérêt, s'il comporte le risque méthodologique d'une lecture fonctionnaliste des œuvres, si on les « réduit uniquement à l'expression symbolique d'une collectivité francophone minoritaire et en mal d'affirmation sur le continent nord-américain³⁵ », permet cependant de rallier « de nombreux étudiants fascinés par un discours contestataire³⁶ ».

Au cours des dernières années, la transformation de la société québécoise de la fin du 20^e siècle a aussi attiré l'attention des chercheurs. « Son questionnement identitaire, son ouverture aux Amériques et sa réflexion sur le pluriculturalisme³⁷ » rejoignent des problématiques contemporaines propres à d'autres pays. Aux États-Unis, la signature de l'Accord de libre-échange nord-américain (ALÉNA) et les débats constitutionnels ont ravivé l'intérêt des chercheurs américains pour le Québec³⁸. Dans la dernière décennie, les questions de l'immigration, des relations internationales, des écritures migrantes et « la coexistence, l'interférence d'apports hétérogènes, sur le plan des cultures, des

32. Alain-G. Gagnon et Jonathan Paquin, « La science politique et le développement des études sur le Québec dans le monde. Éléments de problématique et esquisse d'un profil », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 4, n° 2, 2001, p. 311.

33. Peter Klaus et Ingo Kolboom, *infra*, p. 258.

34. Rachel Killick, *infra*, p. 184.

35. Józef Kwaterko, « Les études francophones et québécoises en Pologne. Défiances, paternalismes, opportunités », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 4, n° 2, 2001, p. 106-107.

36. Yannick Resch, *infra*, p. 287.

37. Yannick Resch, *ibid.*, p. 287.

38. Voir à ce sujet Gregory Mahler, « American Approaches to Canadian Domestic Politics : A Distinction Without a Difference », Karen Gould, Joseph T. Jockel et William Metcalfe, *Northern Exposures. Scholarship on Canada in the United States*, Washington, D.C., Association for Canadian Studies in the United States, 1993, p. 49-68.

formations, des approches » ont conduit à des travaux sur l'idée de culture hybride.

À ces raisons, il faut ajouter, dans le cas de l'Europe, l'intérêt pour le continent américain, pour ce « mélange du fait français et de l'américanité qui est au cœur de l'identité québécoise³⁹ ». Constituant, pour les romanistes, une fenêtre sur l'Amérique du Nord, le Québec apparaît aussi comme une nation jeune, qui « donne l'impression de prendre plus rapidement [...] les virages historiques » ; un pays riche même si minoritaire, qui se représente du même coup une espèce d'« anti-Amérique, et constitue en lui-même une “exception culturelle⁴⁰” ».

Que cet attrait n'ait pas provoqué, dans les universités européennes, un développement de l'ampleur de celui qu'ont connu les études américaines tient à des circonstances particulières, dont le fait que ces dernières soient encadrées par les départements d'anglais. Par contre, c'est pendant la même époque que « plusieurs universitaires ont mis de côté l'enseignement traditionnel privilégiant langue et littérature pour se tourner vers des approches plus modernes⁴¹ », qui favorisaient la littérature québécoise. De plus, la transformation radicale des structures de programmes a permis l'élargissement de disciplines liées aux études culturelles, aux *area studies* et aux cultures minoritaires. Enfin, certains chercheurs ont trouvé dans les études québécoises une manière de se recycler, y trouvant « une alternative intéressante à des disciplines moribondes, comme les études médiévales⁴² ».

Au sein des programmes d'études françaises, les études sur le Québec sont apparues pendant le règne du Nouveau Roman : les œuvres québécoises donnaient ainsi un plaisir qui se doublait souvent, pour les étudiants, « de celui d'être dispensés d'avoir à s'initier aux arcanes d'un certain formalisme français⁴³ ». Leur enseignement apparaissait aussi « comme un enjeu “démocratique” : celui du droit à la

39. Céline Gagnon et Christopher Rolfe, *infra*, p. 222.

40. Jean-Marie Klinkenberg, *infra*, p. 85.

41. Céline Gagnon et Christopher Rolfe, *infra*, p. 216.

42. Céline Gagnon et Christopher Rolfe, *ibid.*, p. 216.

43. David Parris, *infra*, p. 192.

différence, de la revendication du statut hors-centre, hors de la tutelle culturelle normative⁴⁴ ». En somme, ces œuvres témoignaient « d'une langue désormais pluricentrique [...] caractérisée comme la rencontre inouïe de l'unité et de la diversité⁴⁵ ».

Dans les pays en voie de développement, l'intérêt pour le Québec est davantage économique et politique. En Chine, par exemple, c'est l'intensité des échanges commerciaux qui a conduit à « la nécessité d'une meilleure connaissance du Québec⁴⁶ », et par conséquent de sa culture et de sa littérature. En Inde, les études sur le Québec ont « d'abord été motivées par le désir de se rapprocher de l'un des pays les plus développés du monde sur le plan économique », mais les universitaires ont aussi « vite été conquis par le dynamisme de la littérature québécoise⁴⁷ ». L'apport financier des gouvernements fédéral et québécois n'est pas négligeable et explique en partie la meilleure structuration de ces études à l'étranger par rapport à celles consacrées à d'autres pays. Il ne faut toutefois pas voir là une situation propre aux seuls pays économiquement moins développés : sans ce soutien financier, « les études québécoises n'auraient pas connu un tel essor⁴⁸ » aux États-Unis, ni même dans les pays scandinaves.

Dans certains cas, le Québec sert aussi de miroir ou de modèle d'une autre situation nationale. Avec la Catalogne, « on constate une solidarité identitaire [...] qui s'avère très féconde en colloques, séminaires et projets de recherche⁴⁹ », notamment en ce qui a trait au droit comparatif, aux politiques linguistiques et à l'affirmation identitaire. Avec l'Écosse, où, surtout depuis la réintroduction du parlement en

44. Józef Kwaterko, *infra*, p. 100.

45. Ursula Mathis-Moser, « L'émergence des études francophones et québécoises en Autriche », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 4, n° 2, 2001, p. 254-255.

46. Deming Cao, *infra*, p. 137.

47. Ramaya Kichenamourty et K. Madanagobalane, « Rapport sur la situation des études québécoises dans quelques centres d'études françaises en Inde », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 4, n° 2, 2001, p. 361-362.

48. Jane Moss, « Les études québécoises aux États-Unis », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 4, n° 2, 2001, p. 376.

49. Carmen Mata Barreiro, *infra*, p. 145-146.

1999, « on s'intéresse vivement aux analogies très claires avec la situation québécoise⁵⁰ » ; avec l'Irlande, dont l'histoire ressemble à celle du Québec⁵¹ et permet des parallélismes féconds. Enfin, les situations de l'Inde⁵², de l'Afrique⁵³ et des pays nordiques⁵⁴ offrent aussi des possibilités inattendues de comparaisons et de mises en perspectives nouvelles de la culture et de l'histoire québécoises.

Structuration et institutionnalisation

Bien que le degré de structuration soit différent selon les pays, les continents et les traditions académiques, il demeure que dans la plupart des pays, on assiste à un déploiement d'efforts associatifs et à une expansion de la diffusion, de l'enseignement et de la recherche qui témoignent de l'émergence générale des études québécoises depuis une vingtaine d'années. La marche vers cette institutionnalisation est bien souvent amorcée par la conférence d'un écrivain ou d'un professeur québécois, par un séjour au Québec ou par des liens familiaux avec des Québécois. Paraissent ensuite quelques articles et des ouvrages sur le Québec en même temps que sont mis sur pied des cours et des séminaires qui débouchent sur la rédaction de mémoires et de thèses. La réunion de plusieurs chercheurs donne ensuite naissance à une associa-

50. Jeanette den Toonder, « L'étude des littératures francophones et québécoise dans les universités écossaises », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 4, n° 2, 2001, p. 211.

51. Voir la première partie de l'article de David Parris, *infra*, p. 187.

52. « La majorité des chercheurs ont affirmé que les points communs entre le Canada et l'Inde sont très nombreux et que l'Inde aurait avantage à suivre de près ce qui se passe au Canada afin d'en tirer des leçons utiles et salutaires. » Ramaya Kichenamourty et K. Madanagobalane, *infra*, p. 363.

53. « La manière d'être francophone du Québec est pour le Sénégal un exemple en ce que cette façon d'être francophone trouve sa source et son exemplarité dans un discours de libération et dans une affirmation de l'identité culturelle québécoise tout en s'ouvrant au monde. » Amadou Lamine Sall, « Perception des études québécoises au Sénégal », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 4, n° 2, 2001, p. 273.

54. « Plusieurs Québécois m'ont demandé d'où vient cet intérêt pour le Québec, pays relativement lointain de la Scandinavie. Chaque chercheur a sans doute ses propres raisons, mais la carte de la région circumpolaire nous donne une première explication. » Elisabeth Lauridsen, *infra*, p. 329.

tion nationale (d'études canadiennes, parfois plus tard d'études québécoises), à la création d'une revue, à la formation de groupes de recherche et d'un centre d'études et de documentation. Dans certains pays, ces initiatives ont permis la création d'un diplôme de 2^e et de 3^e cycle en études québécoises, et donné lieu à des collaborations avec le Québec, à l'intégration des études québécoises au sein des programmes d'enseignement collégial, à la publication de guides pédagogiques, à l'échange d'étudiants, de chercheurs postdoctoraux et de professeurs.

C'est l'isolement des spécialistes qui induit la nécessité de se regrouper : « pendant très longtemps, [les recherches] ont été liées à des chercheurs individuels, avant d'entrer dans une phase de consolidation et d'institutionnalisation⁵⁵ ». Ce processus soulève souvent des réticences à l'intérieur de l'université : l'engagement personnel des professeurs pour la culture et la société québécoises n'est « pas une chose que les instances universitaires ont appelée de leurs vœux, ni inscrite dans leurs institutions⁵⁶ ».

Les associations d'études canadiennes apportent une première forme de soutien, mais l'insuffisance de la représentation de langue française motive des chercheurs à élaborer d'autres stratégies associatives : que ce soit par des associations existantes, comme l'*American Association of Teachers of French* (AATF) ou le Conseil international d'études francophones (CIÉF). Aux États-Unis, des québécois fondent en 1980 le *Northeast Council for Quebec Studies*, qui devient en 1984 l'*American Council for Quebec Studies* (ACQS). En France, une Association des jeunes chercheurs européens en littérature québécoise (AJCELQ) est fondée en 1993. Enfin, l'Association internationale des études québécoises (AIÉQ) est créée en 1997 à l'initiative de professeurs québécois et étrangers et avec l'appui financier du ministère des Relations internationales du Québec et de son titulaire de l'époque, Sylvain Simard⁵⁷.

55. Ursula Mathis-Moser, *infra*, p. 246.

56. David Parris, *infra*, p. 197-198.

57. Ce dernier avait soutenu quelques années plus tôt une thèse parue sous le titre *Mythe et reflet de la France. L'image du Canada en France, 1850-1914*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, coll. « Cahiers du Centre de recherche en civilisation canadienne-française », 440 p.

Peu à peu, s'établissent des relations entre les chercheurs étrangers par le relais du Québec, une structure que Jean-Marie Klinkenberg qualifie de « réseau » : « ce modèle permet de mettre en contact des chercheurs belges, européens et québécois sans que ces derniers ne soient toujours au centre ou même présents dans les travaux⁵⁸ ». Cette configuration a aussi donné aux États-Unis le *Quebec Summer Seminar*, longtemps animé par deux professeurs de Plattsburg et auquel ont participé depuis 1979 des centaines de professeurs des États-Unis, du Mexique et d'Europe. Des « Séminaires européens pour les étudiants gradués en études canadiennes » permettent, une fois par année, à des doctorants de présenter leurs sujets de thèse et d'en discuter.

Quelques projets ont institué une véritable réciprocité entre le Québec et les autres pays : en Espagne, des recherches comparées sur le milieu urbain à Barcelone et à Montréal ont réuni des spécialistes des deux villes ; pour la Belgique et la France, la participation de chercheurs aux travaux du Centre de recherches en littérature québécoise de l'Université Laval s'inscrit dans cette perspective. Cependant, ces échanges sont encore trop rares, malgré la constitution d'organismes et de programmes bilatéraux qui devraient les favoriser : on peut penser au Centre de coopération interuniversitaire franco-québécoise, dans le cas de la France ; à l'Institut Shastri, en Inde ; à l'entente de coopération entre l'Université du Québec à Montréal et les universités brésiliennes, pour ce qui est du Brésil ; ou encore au projet « CANO » du programme d'échanges « NORDPLUS », dans le cas des pays nordiques, projet qui tarde cependant à se réaliser.

Le passage par les études canadiennes

Les études québécoises ont pu pénétrer les programmes universitaires étrangers de deux manières : par le biais des études canadiennes ou par celui des études françaises, ces dernières ayant récemment été, dans de nombreux pays, redéfinies en études francophones. Ces deux perspectives, si elles ont pu ouvrir une voie institutionnelle aux études

58. Jean-Marie Klinkenberg, *infra*, p. 83.

québécoises, posent néanmoins chacune ses problèmes méthodologiques et politiques ; dans quelques cas, elles se sont en effet révélées des culs-de-sac.

Si on exclut la situation des universitaires qui hésitent à se définir comme des « canadianistes » ou des « québécois » (notamment les sociologues, les historiens, les spécialistes des phénomènes sociaux ou des questions féministes, etc.), on remarque que « les études québécoises à l'étranger se sont développées pour une large part au sein du réseau international des études canadiennes⁵⁹. »

L'idée des « études canadiennes », qui a fait son chemin au cours des années 1970 et 1980, a précédé d'une vingtaine d'années⁶⁰ celle des « études québécoises » ; les études canadiennes⁶¹ répondaient à la volonté d'une construction nationale fédérale et à des objectifs de diplomatie culturelle⁶². À l'étranger, les études canadiennes ont bénéficié d'un soutien gouvernemental et institutionnel considérable⁶³, en plus de l'avantage certain de pouvoir s'exercer en anglais, une langue largement connue des universitaires.

59. Fernand Harvey, *infra*, p. 62.

60. « Un premier centre d'études canadiennes appuyé financièrement par le ministère [des Affaires étrangères et du commerce international] fut inauguré en septembre 1975 à l'Université d'Édimbourg en Écosse. » (Fernand Harvey, *ibid.*)

61. Fernand Harvey note l'importance du réseau des études canadiennes à l'étranger : « En 2001, on évaluait à 7 000 le nombre de canadianistes dans le monde, regroupés au sein de 20 associations nationales ou multinationales rattachées au Conseil international des études canadiennes. [...] De plus, une trentaine de pays offraient différents cours universitaires sur le Canada à quelque 150 000 étudiants. » (Fernand Harvey, *ibid.*)

62. L'énoncé de cette politique a été précisé dans un livre blanc sur la politique étrangère, en 1995 : voir *Le Canada dans le monde. Énoncé du gouvernement*, Ottawa, Affaires étrangères et Commerce international Canada, 1995, 57p.

63. Fernand Harvey estime qu'« en 2001-2002, le budget total de la Direction des relations académiques internationales du MAECI pour les études canadiennes à l'étranger était de 5,2\$ millions ». (Fernand Harvey, *infra*, p. 62). Notons que ce budget du ministère fédéral des Affaires extérieures et du commerce international exclut les budgets de promotion culturelle à l'étranger administrés par le Conseil des arts du Canada, le ministère canadien du Patrimoine et les ambassades et les consulats eux-mêmes.

Rachel Killick souligne combien la position politique du Québec se répercute dans le domaine universitaire ; par exemple, on retrouve, au sein de la *British Association for Canadian Studies*, « les ambiguïtés de sa situation au sein de la fédération canadienne, bénéficiant d'un côté de la visibilité accrue des études canadiennes tout en gardant sa place minoritaire⁶⁴ ». Investir ces grandes associations représente certes un avantage, mais soulève de nombreux problèmes. Noyées dans un climat d'études en langue anglaise, les études québécoises doivent lutter pour leur différence et ne s'y « maintiennent qu'à force d'insistance et de persévérance⁶⁵ ». À titre d'exemple, Romey Borges rappelle le 15^e congrès de l'*Indian Association for Canadian Studies* (la plus grande association d'études canadiennes au monde), au cours duquel la délégation de québécois « a été confinée à une séance parallèle à laquelle n'ont assisté que cinq ou six personnes⁶⁶ ». Certains universitaires ont même préféré quitter ces associations, faute d'y trouver une représentation suffisante pour les études en français.

Il ne faut toutefois pas nécessairement voir ce problème de visibilité comme une preuve de mauvaise volonté, qui reprendrait les arguments du contentieux canado-québécois. Souvent, c'est plutôt « par habitude ou par indifférence⁶⁷ » ou encore par méconnaissance du français, que les canadianistes laissent le Québec dans l'ombre, tout en cherchant le plus souvent à lui négocier une place, si modeste soit-elle. Si dans le cas de l'Inde, son appartenance au Commonwealth explique en partie l'image exclusivement anglaise du Canada, et par conséquent du Québec (ainsi que la marginalisation des études québécoises au sein des études canadiennes dans ce pays), elle s'explique moins facilement dans le cas de pays européens, surtout francophones.

64. Rachel Killick, *infra*, p. 174.

65. Elisabeth Lauridsen, « Des arpents de neige à partager. Les études québécoises en Scandinavie », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 4, n° 2, 2001, p. 339.

66. Romey Borges, « De la nécessité d'exploiter et de valoriser l'intérêt croissant pour les études québécoises et franco-canadiennes en Inde », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 4, n° 2, 2001, p. 343.

67. Romey Borges, *ibid.*

La France, qui a bénéficié, depuis une trentaine d'années, de meilleures conditions institutionnelles avec le Québec, a connu l'émergence d'une lutte entre les études de langue française et de langue anglaise, jusqu'ici remportée par ces dernières. En effet, la coexistence de deux domaines d'études au sein des études canadiennes, parce qu'elles appartiennent à deux registres linguistiques et relèvent de deux entités universitaires (les études romanes d'une part et les études anglaises ou nord-américaines d'autre part), fait en sorte que les études sur le Québec et celles sur le Canada se font concurrence au sein de ces associations. Il est même arrivé que le rapprochement franco-québécois ait tracé la voie aux études de langue anglaise, laissant peu de place aux études québécoises⁶⁸. Aussi, la concurrence des langues et des cultures suit des vagues qui dépassent le contexte qui nous préoccupe, et contre lesquelles le Québec ne peut rien.

Cette lutte s'observe même au Canada anglais, où le Québec doit non seulement tenir compte de la compétition avec les études canadiennes (anglaises), mais aussi de celle avec « les francophonies canadiennes en milieu minoritaire⁶⁹ ». Dans les organisations où l'avantage penche du côté des francophones, le rappel à l'ordre n'est pas rare. Ici, il s'agit parfois d'un bulletin espagnol qui laisse une trop large place aux questions québécoises⁷⁰, là d'une association (irlandaise) qui n'est pas assez anglophile et qui se fait sermonner : « Dans de nombreux pays, écrit David Parris, l'association d'études canadiennes est dominée par des spécialistes de littérature anglaise [...]. La nôtre – on nous en a souvent fait la remarque et parfois le reproche – est dominée par des québécois⁷¹ ».

68. Cette situation n'est pourtant pas nouvelle. Dans les premiers balbutiements de la diplomatie québécoise au 19^e siècle, le Québec a ainsi précédé le Canada et a dû par la suite lui laisser toute la place. Voir à ce sujet Maurice Guénard-Hodent, *La Tradition renouée. Les relations entre la France et le Canada depuis soixante années*, Paris, 1930, p. 7 et Daniel Chartier, « La représentation canadienne en France jusqu'à la Première Guerre mondiale. Un point de vue québécois », *op. cit.*

69. Marcel Martel, « Regard sur les études québécoises au Canada anglais », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 4, n° 2, 2001, p. 392.

70. Carmen Mata Barreiro, *infra*, p. 154.

71. David Parris, *infra*, p. 196.

De plus, il existe une différence méthodologique entre les études québécoises et canadiennes, liée à l'usage de la langue française. En effet, comme la langue des études québécoises reste, sauf exception, le français, la plupart des québécoisistes étrangers appartiennent à des départements de littérature, de langue ou de linguistique. Aussi, le caractère pluridisciplinaire des études québécoises est-il moins prononcé que celui des études canadiennes, ce qui se répercute dans la programmation scientifique des centres. Cependant, comme l'écrit Jean-Marie Klinkenberg, le champ thématique des études québécoises n'est « pas étriqué, la situation propre de la littérature québécoise fait que s'y agrègent la problématique de la langue et celle de tous les arts de diffusion⁷² ».

À mesure que s'institutionnalisent les études québécoises, elles finissent par se détacher des études canadiennes, ou du moins à trouver leur spécificité à l'intérieur de ces dernières. En Espagne, on remarque que « cette autonomisation, ce processus de décentralisation s'avère salutaire⁷³ » et ouvre la voie à des études comparatives originales. En Italie, la spécificité québécoise est aujourd'hui reconnue, « surtout pour la littérature », alors que « la situation a évolué de manière différente en ce qui concerne l'histoire et la géographie⁷⁴ ».

En fait, la structure universitaire traditionnelle, qui sépare l'enseignement des langues selon leur appartenance historique, laisse peu de place à la coexistence des études canadiennes (de langue anglaise) et québécoises (de langue française). Dans les rares cas où elle a réussi, c'est là où des luttes ont été menées par de dévoués québécoisistes. Si le réseau des études canadiennes apparaît comme une tentation pour les études québécoises, notamment parce qu'il est mieux financé et déjà structuré, il n'assure en rien la pérennité des programmes liés au Québec.

72. Jean-Marie Klinkenberg, *infra*, p. 89.

73. Carmen Mata Barreiro, *infra*, p. 155.

74. Sergio Zoppi, *infra*, p. 234.

Les études québécoises et les études francophones : convergence et parallélisme

Si la place des études québécoises au sein des études canadiennes pose surtout le problème de l'intégration linguistique des chercheurs, leur place parmi les études francophones soulève des enjeux méthodologiques tout aussi contraignants. Malgré sa jeunesse et la fragilité de sa position universitaire, on a souvent été tenté de voir dans la Francophonie un cadre naturel pour le Québec, pouvant faciliter son intégration aux structures universitaires étrangères. En effet, à première vue il s'agit d'« un milieu favorable au développement des études québécoises⁷⁵ », d'autant plus que la France, par son réseau bien financé des Centres culturels, s'est donné pour mandat de favoriser, partout dans le monde, la connaissance des pays francophones⁷⁶. Cet effort coïncide avec un engouement pour les questions post-coloniales, qui ont propulsé à l'avant-scène des littératures de langue française jusque-là marginales, au moment « où l'influence de la littérature française refluit⁷⁷ » et que son enseignement à l'étranger devenait plus ardu, en raison de la production plus formaliste des années 1970. Devant la froideur du Nouveau Roman français, d'accès difficile dans les classes d'apprentissage linguistique, certains professeurs étrangers ont préféré se tourner vers les récits québécois, antillais et africains, ouvrant ainsi un domaine jusque-là inexploré à l'université. À la fin du 20^e siècle, cet intérêt se double d'une volonté « de définir la rencontre des langues et cultures comme dialogue éternellement renouvelable entre des partenaires égaux [...] en se laissant pénétrer par la découverte salutaire de l'*impur*⁷⁸ ».

75. Fernand Harvey, *infra*, p. 66.

76. C'est notamment le cas aux Pays-Bas, où Jaap Lintvelt observe la cordiale collaboration entre les instances françaises et québécoises : « Le Centre culturel français, écrit-il, lié à l'Ambassade de France et rattaché à l'Université de Groningen, entretient d'excellents contacts avec la Délégation [du Québec à Bruxelles], ce qui a permis la présentation de films québécois dans leur important festival annuel de films francophones. » (Jaap Lintvelt, « Les études québécoises aux Pays-Bas », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 4, n° 2, 2001, p. 168).

77. Euridice Figueiredo, *infra.*, p. 403.

78. Ursula Mathis-Moser, *infra*, p. 255.

Dans la pratique, la part du Québec dans les programmes francophones a donné lieu à une lutte dont les enjeux restent aujourd'hui encore à définir : en Allemagne, les réflexions sur la « *Neue Romania* » portent surtout sur des questions de périphérie française dans lesquelles « les études québécoises ont été quelque peu particulières puisque considérées comme “*junior partners*”⁷⁹ » ; en Scandinavie, si les programmes de langues romanes se sont ouverts aux cultures francophones, elles ne constituent qu'une infime « partie du cursus à l'étude⁸⁰ ». L'ambiguïté de la position académique envers ces littératures apparaît aussi en France, où l'on note que tant que le statut « des littératures francophones à l'université ne sera pas clairement examiné, la littérature québécoise restera dans une position de marginalité⁸¹ ».

Par contre, dans certains cas, l'étude du Québec sert de vecteur d'ouverture qui permet de déplacer les frontières du corpus français et d'en renouveler l'enseignement. En Espagne, les « matières nouvelles à contenu québécois » sont perçues comme « le moteur de décolonisation⁸² » des départements de littérature et civilisation françaises. De façon générale, il n'est pas rare, pour les étudiants européens, que le Québec, nation plurielle, américaine et nordique, constitue un incitatif à poursuivre des études en français.

Si la problématique québécoise ressemble à certains égards à celles d'anciennes colonies françaises, elle n'en demeure pas moins foncièrement différente, notamment dans le domaine littéraire et culturel. Aussi, l'intégration du Québec à ce cursus ne va pas de soi. Jeanette den Toonder relève les limites que l'on s'impose lorsque les œuvres québécoises « sont présentées dans leur rapport à la France, le plus souvent dans le cadre de la (dé)colonisation⁸³ ». Ce cadre « expose forcément, écrit David Parris, au danger de surimposer à la réalité québécoise une grille de catégories qui ne sont qu'imparfaitement adaptées à l'objet⁸⁴ ».

79. Peter Klaus et Ingo Kolboom, *infra*, p. 260.

80. Elisabeth Lauridsen, *infra*, p. 339.

81. Yannick Resch, *infra*, p. 288.

82. Carmen Mata Barreiro, *infra*, p. 148.

83. Jeanette den Toonder, *infra*, p. 204.

84. David Parris, *infra*, p. 197.

Pourtant, tout n'est pas sombre de ce côté. La prise en compte de la différence des littératures francophones a aussi permis de les considérer chacune dans leurs particularités. Ainsi, bien qu'elle puisse conduire à des parcours piégés, comme celui du masquage « des configurations intertextuelles et dialogiques » avec les textes français, la recherche de la spécificité des études québécoises, quand elle réussit, permet « d'échapper au piège de l'exotisme » en imposant la prise en compte de « son contexte historique, national, social et linguistique⁸⁵ », ce qui en donne une image plus juste. Les études québécoises, qui bénéficient d'un réseau de recherche étendu et d'une tradition scientifique au Québec même peuvent aussi, comme l'écrit Jean-Marie Klinkenberg, servir à « vertébrer la problématique francophone⁸⁶ » en formulant à l'endroit des chercheurs « une exigence de qualité » dont il devront en retour se montrer dignes, au plus grand bénéfice de tout le discours académique.

Le défi de la pluridisciplinarité

Dans son ouvrage intitulé *Le point sur les études canadiennes*, David Cameron définit les frontières disciplinaires des études canadiennes⁸⁷ à partir d'une série d'exclusions qui fondent les limites d'un projet qui cherche, du moins en principe, à tenir compte de tous les aspects que l'on peut considérer dans la méthodologie des *area studies*. Les études canadiennes peuvent compter sur l'avantage de s'exercer dans la *lingua franca* des universitaires d'aujourd'hui et d'être ainsi accessibles à toutes les disciplines. Le cas du Québec est plus complexe. Bien sûr, dans la plupart des cas, sa culture et sa constitution politique sont prises en compte dans les ouvrages de langue anglaise qui traitent de l'ensemble du Canada, mais le sont souvent dans une perspective qui jure avec les recherches menées en français. Peu d'ouvrages publiés en français sont traduits. Aussi, sauf exception, les chercheurs qui s'intéressent au Québec savent-ils lire (et souvent, écrire) le français : parmi eux,

85. Józef Kwaterko, *infra*, p. 101.

86. Jean-Marie Klinkenberg, *infra*, p. 92.

87. David Cameron, *Le point sur les études canadiennes. Les années 1990*, Montréal, Association d'études canadiennes, 1996, p. 1-2.

quelques spécialistes des sciences humaines, quelques heureux cultivés, des francophones de naissance et des professeurs de langue et de littérature françaises et francophones.

Cette situation explique (ou excuse) le caractère plus littéraire et l'interdisciplinarité moindre des études québécoises⁸⁸. Dans la plupart des pays, les études sur la littérature comptent pour la moitié des études sur le Québec ; la question linguistique influe directement sur cette proportion. En effet, on remarque la même situation pour les études canadiennes dans les pays où la langue de communication scientifique n'est pas l'anglais, comme c'est le cas en Allemagne⁸⁹.

L'une des prémisses contemporaines de toutes les sciences humaines veut qu'elles témoignent d'une interdisciplinarité qui rejoigne tous les aspects de la connaissance. La littérature, l'histoire, la géographie, la sociologie prétendent ainsi que leur regard critique tient compte d'un vaste spectre de disciplines. Aussi, les études québécoises, dominées par les littéraires et les sociologues, se définiraient dans une interdisciplinarité inhérente à ces disciplines. Pourtant, cet élargissement, s'il engage en effet d'autres préoccupations disciplinaires, ne parvient pas à faire consensus auprès des autres disciplines ainsi convoquées.

Dans la pratique, peu de cas confirment la possibilité de joindre plusieurs disciplines en un projet scientifique sur le Québec⁹⁰. Deux exceptions émergent cependant : aux Pays-Bas, le Centre d'études cana-

88. C'est « le caractère dominant des préoccupations littéraires qui caractérise partout les Centres d'études québécoises et les oppose aux Centres d'études canadiennes qui, comme l'a noté René Hardy au colloque de 1993, semblent avoir une vocation pluridisciplinaire plus affirmée. » (Jean-Marie Klinkenberg, *infra*, p. 88).

89. Ursula Mathis-Moser cite l'étude de Rainer-Olaf Schultze et Maria Frühwald, *Canadian Studies in the German-speaking Countries*, qui confirme l'importance des sciences humaines, notamment de la littérature : « *the large interest and the high membership figures in the Humanities, especially English literature/Linguistics, and in Geography* » et « *the relatively small interest in Economics, History or Political Science* ». *Canadian Studies in the German-speaking Countries : The State of the Art*, Bochum, Brockmeyer, 1992, p. 33.

90. Notons qu'il s'agit du projet mis de l'avant par *Globe, Revue internationale d'études québécoises*, fondée en 1998, qui cherche à rapprocher diverses disciplines au sein d'un même lieu de publication et de diffusion scientifique.

diennes de l'Université de Groningen regroupe une vingtaine de professeurs des facultés de Lettres, de Droit, de Géographie et de Gestion⁹¹ ; en Allemagne, « l'exception à retenir est le jeune Centre interdisciplinaire de recherches franco-canadiennes/Québec-Saxe (CIFRAQS) à Dresde, dirigé par un civilisationniste (historien et politologue), une linguiste et un littéraire⁹² ».

Quant aux publications en revue, l'impression générale semble être « que les revues savantes associées aux disciplines sont plus prestigieuses » que les revues pluridisciplinaires. Jane Moss note ainsi qu'aux États-Unis, les professeurs (outre les littéraires), « plutôt que de publier dans l'*American Review of Canadian Studies* ou dans *Québec Studies*, [...] préfèrent soumettre leurs articles à des revues comme *Journal of Politics*, *The American Journal of Sociology*, *Policy Studies Journal*, *Comparative Politics*, etc.⁹³ ». À ce problème s'ajoute le fait, évoqué précédemment, que certains spécialistes des sciences sociales ne se reconnaissent pas comme des « québécois » et ne participent que de loin à l'élaboration du projet interdisciplinaire que sous-tend ce vocable.

La langue des études québécoises

Ainsi, la voie vers les études québécoises est le plus souvent tracée par l'étude de la langue ou de la littérature française⁹⁴. Il s'ensuit que les perspectives comparatistes ou interdisciplinaires sont limitées par la compétence linguistique des chercheurs, ainsi que par la disponibilité et la variété des ouvrages sur le Québec en d'autres langues que le français. À cet égard, deux réactions s'opposent : d'un côté, on peut déplorer « le manque de compétence linguistique des professeurs en

91. Voir Jaap Lintvelt, *infra*, p. 162.

92. Peter Klaus et Ingo Kolboom, *infra*, p. 262.

93. Jane Moss, *infra*, p. 383.

94. Árpád Vígh souligne le caractère aléatoire de cet itinéraire : « Il est, en effet, évident que les québécoisants de la région sont ou ont tous été des enseignants dans des Départements d'études françaises, et que c'était bien en cette qualité qu'ils sont arrivés, la plupart du temps par hasard, à s'occuper de la francophonie d'Amérique. » (Árpád Vígh, *infra*, p. 115)

sciences sociales⁹⁵ » et favoriser une plus large connaissance du français ; de l'autre, on peut appeler la traduction (ou la publication) d'un plus grand nombre d'études sur le Québec en d'autres langues que le français. En fait, les deux démarches ne sont pas contradictoires et devraient pouvoir être menées en parallèle. Cependant, toutes deux nécessitent une action à long terme, en coopération avec d'autres pays francophones dans le premier cas, et appuyée par un programme éclairé de traductions dans le second.

Le problème, en ce qui concerne l'élaboration d'une réflexion sur le Québec, relève moins de la connaissance littéraire ou artistique, qui peut passer par des traductions d'œuvres (littéraires ou cinématographiques) ou par des ouvrages qui ne requièrent pas d'usage linguistique (les arts visuels, l'architecture), que la prise en compte d'une tradition de discours critique et d'études. Jacques Portes pose ainsi la difficulté supplémentaire pour le champ de l'histoire :

la recherche historique, écrit-il, nécessite des archives originales : elles existent au Québec, mais sont nécessairement en français ou en anglais, ce qui peut décourager l'étudiant qui ne serait familier d'aucune de ces deux langues. Un étudiant en littérature ne rencontre, par exemple, pas tout à fait le même problème : il peut avoir été séduit par un roman de Michel Tremblay ou de Marie Laberge d'abord dans une traduction avant de se lancer dans la lecture de la version originale⁹⁶.

Les désavantages que peuvent représenter les limites posées par la langue relèvent de questions méthodologiques et de la considération même du Québec comme objet d'étude singulier, particulièrement en science politique où les perspectives canadiennes-anglaises et québécoises s'opposent souvent. Aux États-Unis, par exemple, seuls quelques politologues⁹⁷ « sont capables de faire des recherches et d'écrire en

95. Jane Moss, *infra*, p. 381.

96. Jacques Portes, « L'émergence de l'histoire du Québec dans le monde? », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 4, n° 2, 2001, p. 295.

97. Al Hero, Martin Lubin, J.J. Jockel, Robert Gill, Marc Levine et Krisan Evenson, entre autres.

français⁹⁸ ». En sciences économiques, la situation ne serait pas différente, ce qui conduit les chercheurs à n'utiliser que des ouvrages américains ou canadien-anglais dans leurs recherches, et à ignorer les travaux réalisés au Québec ou par les québécois étrangers qui écrivent en français.

Cette situation n'est pas exclusive aux pays de langue anglaise. En Inde, on remarque aussi que les études sur le Québec qui portent sur des sujets non-littéraires « ont tendance à adopter tout naturellement le point de vue des anglophones et à évacuer celui des francophones⁹⁹ ». Bien sûr, dans ce cas joue l'héritage colonial britannique de l'Inde, qui fait en sorte qu'il leur est plus « naturel » d'adopter ce point de vue. Dans d'autres cas, la difficulté de se procurer de la documentation¹⁰⁰ conduit simplement à l'absence d'études (et par conséquent, à la méconnaissance du Québec), à l'inaptitude à développer de nouvelles perspectives comparatistes¹⁰¹ (avec les pays nordiques, les autres pays américains, les autres petites nations) et enfin à l'exclusion et à « l'effacement presque complet au sein des programmes¹⁰² ».

Heureusement, le discours sur le Québec s'écrit dans une langue encore parlée dans de nombreux pays et enseignée partout dans le monde, ce qui en facilite la diffusion. Contrairement aux pays scandinaves, qui ne peuvent présumer de la connaissance de leurs langues nationales à l'étranger, les études québécoises peuvent compter sur un réseau d'universitaires qui maîtrisent le français. Cependant, cette position peut parfois donner l'illusion que les ouvrages ainsi publiés peuvent atteindre l'ensemble du monde académique ; de plus, elle lie l'avenir et l'essor des études québécoises à la vitalité de l'enseignement du français à l'étranger.

98. Jane Moss, *infra*, p. 382.

99. Romey Borges, *infra*, p. 353-354.

100. Deming Cao écrit : « Étant donné la difficulté de se procurer de la documentation en chinois, la plupart des chercheurs en études québécoises sont des universitaires francophones ». (Deming Cao, *infra*, p. 138)

101. Voir à ce sujet Elisabeth Lauridsen, *infra*, p. 339.

102. Rachel Killick, *infra*, p. 173.

Peter Klaus et Ingo Kolboom rappellent ce danger qui risque d'anéantir les avancées constatées au cours des dernières années dans la connaissance sur le Québec : « le déclin dramatique [du français comme deuxième langue vivante] au profit de l'hégémonie de l'anglais représentera à la longue un danger mortel [...] pour les études du Canada francophone, en particulier du Québec, qui risqueraient d'être de nouveaux marginalisées par les études du Canada anglophone¹⁰³ ». Bien sûr, dans certaines régions (dont le Royaume-Uni, qui ne souffre pas, bien sûr, de la concurrence de l'anglais comme langue seconde), l'étude du français se porte bien ; ailleurs, notamment dans les pays africains, où les études québécoises n'en sont qu'à leurs premiers jours, le potentiel démographique de langue française demeure fascinant¹⁰⁴. Il reste que la contrainte de la langue doit demeurer une préoccupation fondamentale pour les études québécoises, qui ne peuvent oublier la nécessité d'appuyer les initiatives en faveur de l'enseignement du français (et alors prêter main forte à la France dans son combat pour le maintien des études françaises et francophones), mais aussi celle d'assurer la traduction d'une partie du discours scientifique sur le Québec en anglais et dans d'autres langues.

Problèmes et perspectives d'avenir

Le développement rapide des études québécoises dans le monde ne doit pas faire oublier les problèmes considérables qui subsistent et qui empêchent encore d'en assurer la pérennité. Davantage soutenues par des individus que par des institutions ou des structures, les études sur le Québec demeurent dans une situation délicate, d'autant plus qu'elles se voient confrontées à la concurrence de nouvelles disciplines et de nouvelles perspectives interdisciplinaires.

103. Peter Klaus et Ingo Kolboom, *infra*, p. 265.

104. Tout en citant Jean-Louis Roy, Amadou Lamine Sall en appelle ainsi à une plus grande attention vers l'Afrique : « En 2020, dans un monde qui comptera 8 milliards de personnes, 164 millions de francophones vivront dans les pays du nord, dont 24 millions auront moins de 20 ans et 640 millions dans les pays du Sud dits francophones dont 280 millions auront moins de 20 ans » [écrit Jean-Louis Roy]. Voilà pourquoi le regard de l'AIEQ, comme des études québécoises en général, doit être tourné vers l'Afrique. » (Amadou Lamine Sall, *infra*, p. 278).

L'une des difficultés inhérentes aux études québécoises tient, comme on vient de le voir, à l'usage du français comme langue scientifique. Dans tous les pays, sauf peut-être au Royaume-Uni, on constate que le « renouvellement de l'enseignement n'a pas pu empêcher une baisse du nombre d'étudiants de français¹⁰⁵ », ce qui entraîne la suppression de postes universitaires et la fusion de certains départements de français avec d'autres départements de langues, rendant plus malaisée encore l'émergence des études francophones et québécoises.

D'autres obstacles sont liés à l'accessibilité de l'enseignement et de la documentation sur le Québec. En Inde, en Afrique, en Asie, mais aussi dans les pays européens et d'Amérique du Sud, l'extension des collections dépend encore largement des dons des ambassades canadiennes et des délégations du Québec. Partout, « la documentation reste insuffisante, ce qui a pour effet de limiter les recherches : on travaille avec ce qu'on peut trouver¹⁰⁶. » Il arrive que les dons des gouvernements dépendent de priorités qui rendent la cohérence des bibliothèques aléatoire : la distorsion des corpus est telle que, dans certains cas, des collections de centaines de titres ne comprennent même pas les ouvrages de base et les classiques de la littérature. Même dans les pays de langue française, les aléas de la distribution rendent difficile l'acquisition d'ouvrages, lorsqu'ils sont connus. Heureusement, la fondation de la Librairie du Québec à Paris et l'utilisation accrue d'Internet facilitent l'accès à la documentation québécoise. Pourtant, on attend toujours la mise sur pied d'un programme cohérent de dotation et d'enrichissement des bibliothèques universitaires.

De riches fonds documentaires à l'étranger ne remplaceront toutefois jamais la nécessité de séjours au Québec et de recherches sur le terrain. On a vu combien l'histoire des études québécoises dans le monde était intimement liée à ces séjours qui ont parfois orienté toute une carrière. À cet égard, ces bourses demeurent, aujourd'hui encore, essentielles pour faciliter les recherches dans les archives et les contacts entre chercheurs. Une fois encore, il faut souhaiter la mise en place d'un programme cohérent de bourses de mobilité, qui viserait à la fois à

105. Jaap Lintvelt, *infra*, p. 169.

106. Deming Cao, *infra*, p. 138.

encourager les séjours au Québec pour la recherche et la planification de nouveaux cours, les visites de professeurs québécois à l'étranger, les échanges entre québécois étrangers et enfin les échanges d'étudiants.

La fragilité des acquis en études québécoises tient à ce que ceux qui s'y investissent le font pour la plupart de manière solitaire et sans en tirer de bénéfice institutionnel. Le soutien gouvernemental, toujours essentiel, n'arrive cependant pas à compenser l'isolement des chercheurs et la rareté des postes en littérature québécoise. À cela s'ajoute dans quelques cas le manque de souplesse des institutions, tant étrangères que québécoises. On note par exemple la résistance à l'intégration du Québec dans les programmes d'études en Italie¹⁰⁷, l'indifférence des universités québécoises face aux centres ou associations de pays extérieurs à l'espace francophone et anglophone¹⁰⁸ ou encore le manque de souplesse dans la négociation d'ententes entre bibliothèques, qui permettraient une plus grande circulation de la documentation¹⁰⁹.

À l'université, la rareté des possibilités d'emplois rend plus difficile le recrutement des étudiants. Bien sûr, les étudiants spécialisés en études québécoises peuvent se tourner vers des postes en relations internationales, commerciales ou diplomatiques, mais ceux-ci sont peu nombreux. Pour assurer le renouvellement des effectifs universitaires, il faut que les postes qu'occupent ceux qui étudient et enseignent le Québec à l'étranger soient définis de manière à ce qu'à leur retraite, ceux qui les remplaceront devront, tout au moins, avoir une connaissance du Québec. Ce n'est pas le cas pour la plupart d'entre eux. Par exemple, la Chaire en études québécoises qu'occupe Rachel Killick

107. « Il faut avouer que jusqu'à présent des problèmes structuraux à un niveau universitaire ont ralenti dans une certaine mesure le développement des recherches. » Sergio Zoppi, *infra*, p. 235.

108. Romey Borges souligne qu'« aucune université francophone du Québec n'est membre du *Sbastri Indo-Canadian Institute* créé et subventionné par les gouvernements de l'Inde et du Canada pour favoriser des études canadiennes en Inde et des études indiennes au Canada. » Romey Borges, *infra*, p. 355. De la même manière, aucune université québécoise ne fait encore partie du consortium circumpolaire fondé sous le nom d'*University of Arctic*.

109. Par exemple, le Centre d'études québécoises de Shanghai demande que des ententes soient signées en ce sens.

à l'Université de Leeds est une chaire personnelle : au moment de son départ, le choix de sa succession sera laissé à la discrétion de son département et de l'université.

Partout, on constate la précarité de la situation institutionnelle en études québécoises et les reculs ne sont pas rares : le départ à la retraite du pionnier des études québécoises au Royaume-Uni, Cedric May, a signé la disparition du programme qu'il avait monté à l'Université de Birmingham. En Allemagne, le Centre d'études québécoises de Trèves, fondé dès 1976, vient de fermer ses portes.

Dans tous les cas, la stabilité de la présence québécoise est un préalable à des interventions réfléchies et utiles. La fermeture de la Délégation du Québec à Düsseldorf, en 1996, a constitué un frein à l'essor des études québécoises en Allemagne et en Autriche. Le soutien du gouvernement fédéral, par le biais de son vaste réseau d'ambassades, de haut-commissariats et de consulats, assure dans certains cas un financement continu¹¹⁰. Heureusement, la fondation de l'Association internationales des études québécoises en 1997 et la création d'un poste de conseiller en études québécoises au ministère des Relations internationales en 2001 permettent d'espérer une relation plus suivie et soutenue entre le gouvernement et les québécois étrangers.

Ceux qui enseignent aujourd'hui les études québécoises à l'étranger n'ont pas été embauchés pour le faire ; ce n'est qu'avec le temps, avec passion et persévérance, qu'ils ont fini par convaincre leur département, puis leur université, de faire une place au Québec. Ce travail, peu reconnu¹¹¹, fait en sorte que ceux qui « œuvrent dans le domaine des études québécoises ne le font pas de manière exclusive¹¹² ». Ce n'est

110. Ironiquement, David Parris écrit que « un peu à la manière de la littérature québécoise qui, pendant un long moment, a vécu grâce au soutien du Conseil des arts du Canada, c'est donc le gouvernement fédéral qui a été le principal bailleur de fonds » de l'Association irlandaise des études canadiennes, largement constituée de spécialistes du Québec (David Parris, *infra*, p. 196).

111. David Parris souligne que si l'on peut, parfois, obtenir une promotion grâce à ce dévouement, « ce n'est certainement pas considéré comme un atout » par les institutions (*ibid.*, p. 198).

112. Deming Cao, *infra*, p. 138.

pourtant pas la relève qui manque pour soutenir cet enseignement et cet intérêt : toutefois, la possibilité de trouver un poste de professeur dans ce domaine n'est pas à la mesure de l'enthousiasme des jeunes chercheurs, qui doivent même user de stratégie pour que leurs travaux ne soient pas *trop* québécois s'ils souhaitent un jour intégrer une université. Il faudra, par exemple, pour un historien « qu'il se rattache à un groupe de travail sur l'Amérique du Nord ou qu'il trouve une thématique qui le rapproche de spécialistes d'autres espaces géographiques : question d'immigration, relations internationales, mais sans aucune garantie¹¹³ ». La situation est la même en études littéraires¹¹⁴. Seule exception à cette règle : les États-Unis et le Canada, où la disponibilité des postes permet un renouvellement des effectifs. La création d'une Chaire en études québécoises à l'Université York en 2001 (financée par le gouvernement québécois) et l'embauche au cours des dix dernières années d'une douzaine de nouveaux professeurs en études québécoises dans les universités américaines¹¹⁵ permettent d'espérer un changement dans les autres pays. Cependant, il pourrait être utile pour le gouvernement d'étudier la possibilité de financer des chaires en études québécoises dans quelques universités stratégiques, comme vient de le faire le gouvernement fédéral en créant une Chaire d'études canadiennes à Paris.

L'isolement dans lequel œuvrent les chercheurs et les étudiants qui ont choisi le Québec comme objet d'étude demeure un obstacle important à l'élaboration de projets de collaboration, même dans les pays où les études québécoises sont déjà institutionnalisées, comme au Royaume-Uni ou en Allemagne. Les « activités individuelles de quelques

113. Jacques Portes, *infra*, p. 295.

114. Si les nouvelles recrues en littérature québécoises « profitent de la présence d'un encadrement en études québécoises pour faire leur thèse sur un sujet québécois, elles doivent en même temps faire très attention à ne pas trop se limiter au contexte québécois et à choisir un sujet susceptible de faire l'objet d'un développement plus large dans le champ général des études françaises, historiques ou sociologiques. Sinon, l'encadrement institutionnel des études québécoises étant fragile, elles risquent de diminuer leurs chances de trouver un poste au bout de leur travail » (Rachel Killick, *infra*, p. 183).

115. Voir Jane Moss, *infra*, p. 383.

universitaires dévoués¹¹⁶ », peu représentatifs de l'ensemble de leurs collègues, arrivent cependant à des résultats étonnants. La fragilité de leurs acquis nécessite dès maintenant une vision concertée, associative et institutionnelle pour faire en sorte que tout ne se perde pas au départ à la retraite de ces passionnés du Québec. Des progrès ont été enregistrés depuis quelques années : « force est de constater [que] même [si les chercheurs en études québécoises] sont toujours minoritaires, ils ne sont plus solitaires, sans impact et sans alliés¹¹⁷ ».

Le destin heureux qui a conduit Klaus Ertler, Józef Kwaterko, Árpád Vigh ou Voichita Sasu vers le Québec¹¹⁸

risque d'être éphémère ou voué au hasard tant que les études québécoises ne seront pas encadrées dans une structure à part comme le sont par exemple les études sur la France, qui bénéficient d'une place de premier plan dans la *Romanistik*.¹¹⁹

Entre temps, la coordination nécessaire entre les chercheurs impose un rapide resserrement du réseau associatif, à la fois pour assurer une présence québécoise significative dans les associations d'études canadiennes et d'études francophones, mais aussi pour stimuler la création d'associations nationales d'études québécoises lorsque le nombre de chercheurs le justifie, et donner à l'Association internationale des études québécoises les moyens de ses ambitions. Cependant, ces associations ne suffiront pas à doter les québécois étrangers des instruments dont ils ont besoin : par exemple, le congé sabbatique d'un professeur peut signifier la suspension de l'enseignement en études québécoises dans une université pour un an. La mise en place d'un système de réseautage inter-européen, par exemple, permettrait d'encourager et d'encadrer les échanges de professeurs, les remplacements, les cours intensifs, etc.

116. Peter Klaus et Ingo Kolboom, *infra*, p. 258.

117. *Ibid.*, p. 264-265.

118. Voir le récit du hasard de leur découverte du Québec dans l'article d'Árpád Vigh (*infra*, p. 123) et dans « Mémoires pour l'avenir », *Cahiers francophones d'Europe centre-orientale*, vol. 11, 2001.

119. Peter Klaus et Ingo Kolboom, *infra*, p. 263.

Des questions plus fondamentales se posent concernant l'utilité des études québécoises, l'intégration des chercheurs étrangers au discours scientifique sur le Québec et la réciprocité des échanges. David Parris se demande jusqu'à quel point les études produites par des professeurs étrangers peuvent être pertinentes, à moins de s'inscrire dans une problématique comparatiste qui pose un regard inattendu sur le Québec¹²⁰.

Par ailleurs, les chercheurs étrangers doivent aussi parvenir à diffuser les résultats de leurs travaux : la fondation de revues d'études canadiennes dans la plupart des pays permet une certaine forme de diffusion de ces connaissances ; cependant, la prise en compte de ces articles au Québec n'est pas acquise et elle importe tout autant que leur publication. Cette diffusion des connaissances ne constitue cependant que l'un des aspects de la pleine participation des québécois étrangers au discours sur le Québec : il faut aussi prévoir leur intégration dans l'évaluation des textes (que ce soit dans des comités de lecture, des jurys ou par la publication de leurs recensions d'ouvrages), leur participation à des projets de recherche et de publication et la pleine réalisation d'une réciprocité des intérêts.

Conclusions et projets

L'utilité du développement des études québécoises dans le monde ne vise pas uniquement à entretenir un réseau universitaire, mais bien à favoriser les échanges scientifiques et une meilleure connaissance des cultures minoritaires. L'idée de « diversité culturelle », directement inspirée du concept écologique de « diversité biologique », met de l'avant la richesse et la nécessité de la diversité, qui passe nécessairement par l'épanouissement et la connaissance des cultures des petites nations.

Aujourd'hui, le Québec tire plusieurs avantages du réseau des études québécoises, patiemment mis en place par quelques passionnés qui lui ont fait don de leur temps et de leur savoir. Le signe le plus évident de cette action a été « une valorisation internationale de la

120. Voir, à ce sujet, les remarques de David Parris, *infra*, p. 197.

culture québécoise et en même temps une ouverture vers la pensée de l'Autre¹²¹ », qui a permis de redéfinir les paramètres à l'intérieur desquels cette culture pouvait être comprise. Le réseau a aussi assuré une plus vaste diffusion des œuvres par la traduction, l'enseignement universitaire¹²², les conférences, mais aussi, depuis peu, au Danemark¹²³ et au Royaume-Uni¹²⁴, par le développement d'un cursus québécois au niveau collégial, dont on peut espérer le plus grand bien.

En science politique, les études québécoises ont permis d'accroître l'influence de penseurs québécois comme Fernand Dumont, Simon Langlois et Charles Taylor, dont les travaux sont pris en compte par des chercheurs étrangers. L'effet, positif, sur la diplomatie québécoise se fait aussi sentir un peu partout et on rencontre aux États-Unis et en Europe des spécialistes étrangers qui défendent le point de vue politique, culturel et linguistique du Québec.

Les plus grands succès de ce réseau se situent cependant hors des revues, des programmes et des publications consacrés aux études québécoises : en effet, lorsque des revues disciplinaires¹²⁵, des journaux

121. Rachel Killick, *infra*, p. 172.

122. À titre d'exemple, pour le seul Institut d'études romanes de Varsovie, on dénombre la soutenance de dix-sept mémoires de maîtrise en littérature québécoise (Józef Kwaterko, *infra*, p. 105).

123. « Au Danemark, selon le décret de 1998 sur les compétences d'enseignement dans les collèges danois, les professeurs de français doivent avoir "une certaine connaissance de la littérature francophone" ainsi que de l'histoire et de la civilisation des "autres pays francophones". » (Elisabeth Lauridsen, *infra*, p. 332). L'effet de ce décret a été immédiat : le Québec, considéré comme une francophonie proche du Danemark, a fait l'objet de publications pédagogiques et un colloque sur le Québec, organisé par Lise Toft à l'Université de Copenhague en mars 2001, a attiré près de 200 enseignants de toutes les régions du pays.

124. On recense déjà, chez l'éditeur Bristol Classical Press, deux titres consacrés à la littérature québécoise : l'un sur Michel Tremblay, l'autre sur Roch Carrier.

125. Jaap Lintvelt note par exemple deux cas aux Pays-Bas : « La revue néerlandaise *Bzzlletin* a présenté une introduction aux littératures québécoise et canadienne-anglaise. Pour faire connaître le Québec, la revue néerlandaise de langue et de littérature françaises, *Rapports-Het Franse Boek*, a consacré un numéro thématique au Québec » (Jaap Lintvelt, *infra*, p. 167).

ou même des éditeurs¹²⁶ commencent à s'intéresser à la culture et à la société du Québec, on sent que l'effet de structuration des études québécoises déborde son strict champ d'application et rend possible l'intégration du Québec parmi les autres cultures et sociétés du monde ; ce qui, somme toute, représente le plus grand gain des québécoisistes étrangers.

Curieusement, tout en valorisant sa différence culturelle et sociale, en investissant des champs d'études conçus par ailleurs suivant le modèle anglo-américain des *area studies*, le Québec a appuyé partout dans le monde, au-delà peut-être de ses capacités financières et logistiques, des programmes d'études pluridisciplinaires – institutionnellement plus fragiles que les départements – dans une langue qui, sauf exception, connaît des reculs importants. En même temps, on constate que là où l'enseignement sur le Québec atteint pleinement son potentiel et rejoint un public plus vaste, c'est lorsque les problématiques qu'il soutient s'inscrivent dans des réseaux pré-existants (de diffusion, d'enseignement et de recherche) qui n'ont besoin que d'un soutien minimal, puisqu'ils sont déjà financés par des programmes de diffusion, d'enseignement et de recherche dans leurs pays respectifs. À terme, il paraît donc souhaitable, quoique paradoxal, que pour favoriser les études québécoises, il faille viser à les incorporer dans des structures régulières, tout en s'assurant que ces dernières peuvent s'adapter aux nécessités méthodologiques que ces études impliquent.

126. « Dans le *Handbuch Französisch*, grande encyclopédie sur la langue française et les littératures et civilisations francophones qui devrait paraître prochainement (Erich Schmidt Verlag, Berlin), le Québec occupe bel et bien le deuxième rang après la France – une autre première dans l'histoire des manuels universitaires de la *Romanistik* allemande ou autrichienne. » (Peter Klaus et Ingo Kolboom, *infra*, p. 264).

Chronologie des études québécoises

1958

Création du Centre de recherche en littérature canadienne-française, à l'Université d'Ottawa, par Paul Wyczynski
Création du School of Canadian Studies, à l'Université Carleton, à Ottawa, en Ontario
Création du Canadian Studies Centre à la Michigan State University, à East Lansing, aux États-Unis

1962

Publication de *Situation de la recherche sur le Canada français*, sous la direction de Fernand Dumont et Yves Martin.

1963

Création du Centre d'études canadiennes-françaises à l'Université McGill, par Michael Olivier
Création du Centre de littérature canadienne-française à l'Université de Montréal, par Réginald Hamel
Création du John F. Kennedy-Institut für Nordamerika-studien à la Freie Universität Berlin, en Allemagne

1964

Création du Canadian Studies Program, à l'University of Vermont, à Burlington, aux États-Unis

1966

Fondation de la *Revue d'études canadiennes*
Création du Center for the Study of Canada, à la State University of New York at Plattsburgh, État de New York, aux États-Unis

Daniel Chartier, « Chronologie des études québécoises », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 4, n° 2, 2001.

1967

Fondation de la revue *Voix et images du pays*

Création du Canadian-American Center, à l'University of Maine, à Orono, aux États-Unis

1968

Le Centre de recherche en littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa devient le Centre de recherche en civilisation canadienne-française (CRCCF)

Création d'une Chaire en littérature canadienne-française à l'Université de Rennes, en France

Création du Centre d'études acadiennes, à l'Université de Moncton, au Nouveau-Brunswick

Création de L'Institut Indo-Canadien Shastri, en Inde

Création du Canadian Studies Centre, à l'Université d'Umeå, en Suède

1969

Le Centre de littérature canadienne-française de l'Université de Montréal est démantelé

1971

Fondation de l'Association for Canadian Studies in the United States (ACSUS)

1972

Création de l'Institute of the USA and Canada à l'Académie des Sciences d'Union soviétique, à Moscou

1973

Fondation de *The American Review of Canadian Studies*

Fondation de l'Association d'études canadiennes, à l'Université Queen's de Kingston, en Ontario

1974

Création du Centre d'études canadiennes de Bordeaux, à la Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, à Talence, en France

CHRONOLOGIE DES ÉTUDES QUÉBÉCOISES

1975

Le Centre de littérature canadienne-française de l'Université de Montréal renaît sous le nom de Centre d'études québécoises (CÉTUQ)
La revue *Voix et images du pays* devient *Voix et images*
Fondation de la British Association for Canadian Studies (BACS)
Fondation de la revue *Études canadiennes, Canadian Studies : revue interdisciplinaire des études canadiennes en France*
Création du Centre of Canadian Studies à l'Université d'Édimbourg, en Écosse

1976

Fondation de l'Association française d'études canadiennes, à Paris
Création du Centre d'études québécoises de l'Université de Liège, en Belgique
Création du Centre d'études canadiennes, à l'Université de Grenoble, en France
Creation de l'American-Canadian Studies Institute, à l'Université nationale Chungnam, à Taejon, en Corée du Sud

1977

Fondation de l'Association japonaise d'études canadiennes

1978

Création d'un Centre d'études québécoises à l'Université de Trèves, en Allemagne
Création du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest, au Collège universitaire de Saint-Boniface, au Manitoba

1979

Premier *Quebec Summer Seminar* à la State University of New York at Plattsburgh, aux États-Unis
Fondation de l'Association italienne d'études canadiennes
Fondation de la revue *The Annual Review of Canadian Studies*, à Tokyo, au Japon
Création de l'Institut québécois de recherche sur la culture, par Fernand Dumont

1980

Parution d'un l'article de Pierre Savard, « Études canadiennes et québécoises : esquisse de bilan et réflexion »

Fondation de la *Gesellschaft für Kanada-Studien*, à Gummersbach, en Allemagne

Fondation du Northeast Council for Quebec Studies, à Radford, aux États-Unis

Création du Canadian Studies Centre, à l'Aarhus Universitet, au Danemark

1981

Fondation de la revue *Zeitschrift der gesellschaft für Kanada-Studien*

Création du Conseil international d'études canadiennes (CIÉC)

Création du Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ), à l'Université Laval

Création d'un Centre d'études canadiennes, à l'Université Libre de Bruxelles

1982

Fondation de l'Association d'études canadiennes en Australie et en Nouvelle-Zélande

Fondation de l'Association irlandaise d'études canadiennes, à Galway

Création du Centre for Canadian Studies, à l'Université Maharaja Sayajirao de Baroda, en Inde

Création du Centre d'études franco-canadiennes, à l'Université de Varsovie

Création du Canadian Studies Centre, à l'Université d'études internationales de Séchuan, à Chongqing, en Chine

1983

Publication d'un numéro spécial d'*Études littéraires* : « Regards du Brésil sur le Québec »

Fondation de la revue *Australian-Canadian Studies*

Fondation de la revue *Québec Studies*, aux États-Unis

Création du Centre for North American Studies, à la Lunds Universitet, en Suède

CHRONOLOGIE DES ÉTUDES QUÉBÉCOISES

1984

Le Northeast Council for Quebec Studies devient l'American Council for Quebec Studies

Fondation de *The London Journal of Canadian Studies*

Fondation de l'Association nordique d'études canadiennes, à Aarhus au Danemark

Fondation de l'Association chinoise d'études canadiennes, à Chongqing

Création du Centre de coopération inter-universitaire franco-qubécoise, à Paris

Création du Programme d'études canadiennes par le gouvernement fédéral

Création du Centro di Studi Quebecchesi, à l'Université de Bologne, en Italie

Création du Centre for Canadian Studies, à l'Université Yonsei de Séoul, en Corée du Sud

Création du Centre Jacques-Cartier, à l'Université Lumière-Lyon II, en France

1985

Fondation de la Studiegenootschap Canada, à La Haye, aux Pays-Bas

Fondation de l'Association indienne d'études canadiennes, à l'Université Maharaja Sayajirao de Baroda

Fondation de l'Association des études canadiennes en Israël, à Jérusalem

Création d'un Centre d'études québécoises à l'Université des études internationales de Shanghai, en Chine

Création de l'Institut für Kanada-studien, à l'Université d'Augsburg, en Allemagne

Création du Centre of Canadian Studies à la Queen's University of Belfast, en Irlande du Nord

1987

Création du Centre Saint-Laurent à l'Institut d'études politiques, à Aix-en-Provence, en France

1988

Fondation de l'Asociación Española de Estudios Canadienses, à Madrid
Fondation de la Gesellschaft zur Förderung von Nordamerika-studien an der Universität Wien, en Autriche
Création du Centro Cultural Canadá-Córdoba-Argentina, à l'Universidad Nacional de Córdoba, en Argentine
Création du Centre d'études canadiennes, à la Rijksuniversiteit Groningen, aux Pays-Bas
Création du Centre d'études québécoises, à l'Odense Universitet, au Danemark
Création de l'Institute of American and Canadian Studies, à l'Université Sophia, à Tokyo, au Japon, issu du Centre d'études canadiennes fondé par Conrad Fortin auparavant

1989

Publication de *La littérature québécoise à l'étranger. Guide aux usagers*, par André Vanasse
Fondation de la revue *Canada Yon-Ku*, à l'Université Yonsei de Séoul, en Corée du Sud
Fondation de l'Association soviétique d'études canadiennes, à Moscou
Création du Centre de recherches sur la Francophonie, à l'Université nationale de Séoul, en Corée du Sud

1990

Parution de *Plus ou moins. The State of Québec Studies in the United States, 1990*, par Robert M. Gill et Jeanne Kissner
Fondation de la *Revista Española de Estudios Canadienses*, à Madrid
Fondation de la revue *Études canadiennes*, en Chine
Fondation de la *Revue d'études canadiennes*, en Italie
Création du Centre for Quebec Studies, à l'University of New England, en Australie
Création du Centre d'études sino-canadiennes et pour la coopération académique avec le Canada, à l'Université de Beijing (Beida), en Chine
Création du Centre for Canadian Studies à la Karlova Univerzita, à Prague, en République tchèque

CHRONOLOGIE DES ÉTUDES QUÉBÉCOISES

1991

Fondation de l'Association vénézuélienne d'études canadiennes
Création du Núcleo de Estudos Canadenses, à l'Universidade Federal Fluminense, à Niterói, au Brésil

1992

Fondation de l'Association mexicaine d'études canadiennes
Création du Centre d'études canadiennes et québécoises à l'Université Babes-Bolyai, à Cluj-Napoca, en Roumanie
Création de l'Institut d'études acadiennes et québécoises, à l'Université de Poitiers, en France
Création du Canadian and Québec Studies Programme, à l'Université Eötvös Loránd, à Budapest, en Hongrie
Création du Halbert Centre for Canadian Studies à l'Université hébraïque de Jérusalem, en Israël
Création du Núcleo de Estudos Canadenses, à l'Universidade Federal do Rio Grande do Sul, à Porto Alegre, au Brésil

1993

Colloque « Les études québécoises en Europe », organisé par Jean-Marie Klinkenberg
Le Centre d'études canadiennes-françaises de l'Université McGill devient le Programme d'études sur le Québec (PÉQ)
Parution du *Répertoire des études littéraires québécoises en Europe*, de Gilles Dorion
Parution de *Northern Exposures. Scholarship on Canada in the United States*, sous la direction de Karen Gould, Joseph T. Jockel et William Metcalfe
Fondation du Centre interuniversitaire d'études québécoises (CIÉQ) à l'Université Laval et à l'Université du Québec à Trois-Rivières
Création du Centro de Estudios Canadienses de Cáceres, à l'Universidad de Extremadura, en Espagne
Création du Baltic Center for North American Studies, à l'Université de Tartu, en Estonie
Création du Canadian Studies Centre, à l'Univerzita Komenského, à Bratislava, en Slovaquie

1994

L'Institut québécois de recherche sur la culture (IQRC) devient le Centre Culture et Société de l'Institut national de la recherche scientifique, une constituante de l'Université du Québec

Création du Centre d'étude de la chanson québécoise, à la Universität Innsbruck, en Autriche

Création du Centro de Estudios Canadienses, à l'Universidad Central de Venezuela, à Caracas

Création de la Cátedra de Estudios sobre Canadá, à l'Université de La Havane, à Cuba

1996

Parution de *Canadian Studies in Italy. Études canadiennes en Italie*, par Caterina Ricciardi

Parution de *Le point sur les études canadiennes. Les années 90*, par David Cameron

1997

Fondation de l'Association internationale des études québécoises (AIÉQ)

Création du Centre d'études québécoises, à l'Université de Leicester, au Royaume-Uni

Création du Centre d'études francophones Québec-Pacifique, à l'Université Simon Fraser, en Colombie-Britannique

Création du Centre Moscou-Québec, à l'Université d'État des sciences humaines de Russie

1998

Fondation de *Globe, revue internationale d'études québécoises*

Création du Centre interuniversitaire d'études québécoises, aux Universités de Bologne, Turin, Bari et Urbino

1999

Création d'un Centre d'études canadiennes à l'Université de Graz, en Autriche

CHRONOLOGIE DES ÉTUDES QUÉBÉCOISES

2000

Fermeture du Centre d'études québécoises, à l'Université de Trèves, en
Allemagne

Création du Paraguayan Centre for Canadian Studies, à l'Universidad
Evangelica del Paraguay, à Asuncion

2001

Colloque « L'émergence des études québécoises dans le monde », à
Sherbrooke

Parution de *l'État des lieux de la recherche sur le Canada en France*
(1976-2001), sous la direction de Jean-Michel Lacroix

Fondation de la revue *Interfaces Brasil-Canada*

Création d'une Chaire en études québécoises à l'Université de Leeds,
attribuée à Rachel Killick

Création d'une Chaire d'études québécoises, à l'Université York,
attribuée à Jean-Louis Roy